

ture ne résiste pas à de pareils attraits. Heureux d'être vaincu par les charmes de cette étude, il s'y attache, se passionne pour elle ; et insatiable dans son désir de voir, il oublie, auprès de son microscope, toute autre préoccupation, quelque importante qu'elle soit.

Prenez donc garde ! hommes affairés, qui avez cependant encore conservé quelque amour pour la nature. Le microscope est l'ennemi des affaires.

C'est que ce cher microscope embellit tout, purifie tout. Que n'en a-t-on point parfois pour lire certains livres et contempler certains hommes ? Ainsi, un flocon de neige vous apparaît un amas d'étoiles et de rosettes d'une délicatesse à le disputer avec avantage à la plus fine dentelle de Bruxelles ; dans les pétales d'une fleur, vous voyez une véritable mosaïque de rubis, de chrysolithes, de saphirs, produisant sur vos yeux un si agréable miroitement de couleur que nul artiste italien n'aurait l'ambition d'essayer même de l'atteindre et que l'arc-en-ciel lui-même devient d'une pâleur extrême.

La reine d'Angleterre, aux jours de cérémonie, n'eût jamais manteau orné de garnitures plus riches et de parures plus précieuses que les ailes du cousin, au milieu de ses travaux journaliers. Mais pourquoi chercher si haut dans l'échelle des êtres un sujet d'admiration ? Une gouttelette de solution saline vous présente tout un champ microscopique de cristaux taillés à l'équerre avec une délicatesse extrême ; tous ont un même type, mais ils sont aussi variés dans leurs combinaisons que les amas de glaces polaires ou que les roches gigantesques qui couronnent les sommets des Alpes.

O nature, faite par Dieu, que mieux étudiée et mieux connue tu m'apprends bien à le bénir ! Il n'est pas jusqu'à ces objets, qu'on manie toujours avec répugnance, qui ne présentent de l'attrait. Un lambeau de chair, un morceau de cartilage, un éclat d'os, un bout de nerf, tout cela, vu au microscope, perd tout ce qu'il avait de repoussant, et s'offre à nos regards ébahis sous l'aspect d'un monde, bâti sur un plan d'une irréprochable régularité et d'une perfection désespérante.

Prenez garde ! le microscope pourrait bien, comme la fée enchantresse de la fable, vous enchaîner sur le rivage, et vous y retenir beaucoup plus longtemps que vous ne voudriez, beaucoup plus longtemps même que vous ne penseriez. L'esprit, en extase devant la beauté, perd de vue le temps qui coule au pied du rocher où il repose ; et cependant, le temps passe et ne revient plus !

Que si quelque amateur de la nature a le dessein de se livrer à l'étude des éléments organiques et en a le loisir, qu'il n'hésite pas : il a devant lui le plus riche champ d'explorations, jamais ouvert à l'œil de l'homme dans le monde des infiniment petits. Mais encore, qu'il ne s'aventure pas sans guide ou du moins sans informations bien précises. Une erreur, la plus petite, pourrait compromettre sérieusement ses investigations laborieuses, et alors, pendant que le naturaliste en serait amoindri, le philosophe y trouverait une mort certaine.

Le choix de l'instrument est tout d'abord d'une grande importance. Remarquables de précision et encore estimés, les microscopes du célèbre Amici ont été dépassés par d'autres moins compliqués et plus parfaits. Un élève et même un médecin pourrait se contenter d'un microscope de Hartnack de Paris. On exalte aussi, et à bon droit, je pense, ceux de Nachet, un autre opticien de Paris, ceux de Possel de Vienne, de Zeis d'Iéna, de Merz et autres. Le choix ne manque pas ; l'argent seul peut manquer. A chacun de consulter sa bourse et son goût !

Parmi ces nombreux microscopes, il en est qui grossissent l'objet 1000, 1500, et même 2000 fois. Mais, pour qui veut avoir des images nettes et bien claires, il est certain qu'il choisira un microscope qui agrandisse l'objet de 5 ou 600 diamètres seulement. Au-delà, les images deviennent de moins en moins précises, comme d'ailleurs celles d'un objet trop rapproché des yeux. Il est d'ailleurs à observer qu'avec un pareil instrument la superficie de l'objet augmentera 250,000 ou 360,000 fois ; ce qui est déjà respectable.

Une autre information que ne manquera pas de donner un microscopiste à ses nouveaux amis ou collègues, c'est qu'il faut bien prendre garde à l'objet qu'ils observent. "Ce n'est pas toujours facile, leur dira-t-il discrètement, de couper et de fixer sur du verre dans la position la plus opportune, ces particules ténues que vous vous proposez d'étudier. De plus, ajoutera-t-il, il est parfois utile et parfois nécessaire d'injecter dans les tissus une matière colorée, qui, par le contraste des teintes ici plus pâles, là plus foncées, fassent ressortir davantage les éléments divers. Cette opération délicate n'est point de celles que tous peuvent se promettre de conduire avec succès." Et, à la différence de grand nombre de conférenciers modernes, arrivant à la partie pratique de son petit discours, il ne manquera point d'aviser ses novices en microscopie, de s'en remettre dans le principe surtout à d'autres plus experts qu'eux. Peut-être même pourra-t-il leur offrir pour leurs expériences, quelques préparations microscopiques d'un Hyrti de Vienne, d'un Herbst de Wurzburg ou d'un

Bourgoigne de Paris. Si l'historiographe a cette complaisance, ils se garderont bien de refuser : difficilement ils trouveraient meilleure matière à leurs études. Nous, non plus, nous ne refuserons pas ce service, et, aidés ainsi d'un bon guide et d'un excellent préparateur, nous entrerons, voiles déployées, dans le monde trop inexploré vers lequel nous nous sommes orientés jusqu'ici et nous avons essayé de préparer les voies. La terre est en vue : elle nous dédommagera largement des peines et des fatigues de la route.

GIULIO.

LA LITTÉRATURE ESPAGNOLE

(Suite)

LOPE DE VÉGA

Il est un homme étonnant qui brille par-dessus tous les autres dans la littérature de son pays, qui sillonne en tous sens, partout où il porte ses pas, le champ littéraire, et de tous côtés, à son passage, on s'écrie : "place au prodige de la nature, au phénix des Esprits, à l'heureux, au glorieux Lope Felix de Véga Carpio !"

"Pour lui, s'écrie M. de Puibusque, la poésie est comme le nectar des dieux de l'Olympe ; elle coule à plein bord et sans une seule goutte d'amertume dans sa coupe enivrante ; les applaudissements qui l'accueillent aujourd'hui l'accueilleront demain, plus nombreux, plus bruyants, plus frénétiques ; ils l'accueilleront jusqu'à son dernier jour et aucune voix n'osera s'élever contre une si longue ovation, et l'envie même sera réduite à passer la frontière pour épancher plus librement son fiel."

Le grand poète dramatique de l'Espagne naquit à Madrid le 25 novembre 1562, et il y mourut le 26 août 1635, âgé de 73 ans.

Orphelin à l'âge de douze ans il fit quelques études à l'université d'Alcala, sous le patronage de l'évêque d'Avila, son second père. Jamais poète dramatique ne se révéla si à bonne heure. A onze ans il composait des pièces que ses camarades récitaient.

Devenu plus tard le secrétaire du duc d'Albe, il épousa dona Isabelle de Urbina, qui mourut peu de temps après son mariage. Pendant les quelques instants de bonheur qu'il avait coulés avec son épouse, il écrivit l'*Arcadie*, poème héroïque et pastoral imité du merveilleux ouvrage de *partu Virginis*, de Sannazar.

Des envieux lui suscitèrent un duel où il tua son adversaire, ce qui lui ferma les portes de la capitale. Il n'avait rien de mieux à faire, selon lui, que courir les aventures. Il s'embarqua sur la fameuse flotte de Philippe II, l'invincible *Armada*, dont le désastre assura la couronne à Elisabeth d'Angleterre.

De retour de ce voyage, le poète entra dans les ordres après avoir contracté un second mariage qui ne fut pas plus heureux que le premier. Il continua à écrire pour le théâtre.

"Des son début, Lope annonça ce qu'il devait être un jour ; une étonnante invention, une grande variété dans les caractères, le style le plus fleuri, la moquerie la plus incroyable, les événements les plus romanesques caractérisent chacune de ses œuvres. C'est un prodige enchanteur des fleurs et des pierres précieuses ; cet homme extraordinaire possédait à lui seul toutes les variantes du génie espagnol ; il déridait les inquisiteurs, apprenait des intrigues amoureuses aux gentils-hommes, charmait les ennuis du sombre Philippe II et soulevait toutes les joyeuses émotions du peuple. N'était-ce pas réunir en lui toutes les conditions du succès aux yeux d'un peuple comme le peuple espagnol ? Aussi Lope de Véga fut-il proclamé *monarque de la comédie*, même par son infortuné rival Cervantes" (1).

Jamais poète n'a été doué d'une fécondité aussi étonnante. Il laissa plus de 1800 comédies, outre des sonnets, des épîtres, des satires et des dissertations. Neuf cents de ses pièces ont été imprimées ; elles ont toutes été représentées. Il affirme lui-même que plus de 100 de ses comédies ont passé en vingt-quatre heures de sa pensée au théâtre.

On a calculé que Lope de Véga a dû écrire par jour pas moins de 900 lignes de vers ou de prose formant 133,000 pages ou 21 millions de vers. Ses *autos*, au nombre de 400, comme ses comédies, pèchent par l'ensemble ; mais sa poésie est toujours belle, toujours riche.

Parfois il fait preuve d'une bizarrerie incroyable et d'un mauvais goût qui étonnent de la part d'un homme si distingué.

De tous les écrivains espagnols, Lope de Véga est celui qui fut le plus en honneur, car il y eut une époque où le public de Madrid était si exigeant qu'il lui fallait tous les jours une pièce nouvelle, et Lope de Véga seul était capable de plaire en comblant le gouffre. On alla jusqu'à fermer le théâtre parce que le poète national n'était pas prêt. Eschyle et Eurypide furent-ils à ce point comblés des faveurs de la fortune ?

Lope de Véga a trop négligé l'art et n'a pas assez soigné ses pièces. Il restera toujours un improvisateur

fécond, brillant, charmant, mais il ne saurait être l'artiste soignant son œuvre jusqu'à la perfection. On peut en effet s'écrier avec Cantu : où est ici la noble indépendance du génie ? où trouver l'inspiration religieuse cherchant à travers le labyrinthe de la vie le fil qui seul peut en indiquer la route ? Et cependant une extrême richesse d'invention, une ardente imagination, le langage poétique, et ces éclairs de génie qu'aucun art ne peut produire, révèlent dans Lope de Véga le véritable poète. Il étudie l'histoire de son pays non pour en tirer de vrais drames, mais les faits les plus appropriés à ses intrigues qui sont des contes mis en dialogues, où il entremêle le sérieux et le ridicule, le vulgaire et le sublime, le naïf et l'extraordinaire, sans intention d'instruire ou de critiquer, mais en vue de tenir l'âme attentive et de l'intéresser.

Ses pièces font encore les délices de la vieille Espagne. *La Hermosura de Angelica*, la *Hermosa fea*, les *melindres de Belisa*, la *mosa de Cantara*, les *siete infantes de gara*, les *Bizarrias de Belisa* attirent encore au spectacle une foule d'empresés. Il a puisé le sujet de ses pièces dans trois sources : 1o dans la Bible, les légendes et l'antiquité profane ; 2o dans les chroniques et les romances nationales ; 3o dans la peinture des mœurs modernes, où il semble n'avoir eu d'autre but que de charmer et intéresser.

CALDERON DE LA BERCA

A don Pedro Calderon de la Berca était réservé l'honneur d'ouvrir à la muse chrétienne les régions vivifiantes du drame et de faire pour l'Espagne ce que Pierre Corneille fit pour la France.

Si Calderon a une marche plus ferme, si Morato est plus sagement comique, Tirso de Molina plus incisif et plus hardi que Lope de Véga, Calderon l'emporte sur ce dernier par l'élévation, la grandeur, l'ampleur et la perfection du plan. Il soutint le théâtre en projetant jusqu'au seuil du dix-huitième siècle les rayons mourants de la poésie nationale. Il remua d'un bras vigoureux et infatigable ce champ que Lope de Véga avait sillonné à la course ; l'art lui prêta plus de fécondité que Lope n'en avait reçue de la nature. Contemporain de Corneille, ces deux grands hommes ont élevé à leur patrie des monuments impérissables, et aucun poète après eux n'a pu dépasser les hauteurs que leur génie avait illustré d'un éclat immortel.

"Si jamais le nom de grand poète a été mérité sur la terre, c'est à Calderon qu'il revient ; il n'a peint l'amour terrestre que sous des traits vagues et généraux, il n'a parlé que la langue poétique de cette passion. La religion est son amour véritable ; elle est l'âme de son âme ; ce n'est que pour elle qu'il fouille au fond de nos cœurs et l'on croirait qu'il a tenu en réserve, pour cet objet unique, nos plus fortes et nos plus intimes émotions : ce mortel favorisé s'est échappé de l'obscur labyrinthe du doute, et a trouvé un refuge dans la sphère élevée de la foi ; c'est de là qu'au sein d'une paix inaltérable, il contemple et décrit le cours orageux de la vie. Eclairé de la lumière religieuse, il pénètre dans tous les mystères de la destinée humaine ; le but de la douleur n'est plus une énigme pour lui, et chaque larme de l'infortune lui paraît semblable à la rosée des fleurs, dont la moindre goutte réfléchit le ciel. Quelque soit le sujet de sa poésie, elle est une hymne de réjouissance sur la beauté de la création, et il célèbre avec une joie toujours nouvelle les merveilles de la nature et celles de l'art, comme si elles lui apparaissaient dans leur jeunesse primitive et dans leurs plus éclatantes splendeurs." (1)

Don Pedro Calderon de la Berca naquit à Madrid le 1^{er} juin 1601 et y mourut en 1682, à l'âge de 81 ans. Il appartenait à une famille noble qui lui fit faire de bonnes études à Salamanque. A l'âge de 13 ans, le jeune Calderon avait déjà écrit un poème, le *Char du soleil*. Il embrassa la carrière militaire, mais son goût pour la poésie le ramena à Madrid auprès de son Médecin, le roi-poète Philippe IV. Avec Lope de Véga il fut le plus honoré de tous les poètes espagnols ; sa longue carrière ne fut qu'un long triomphe. En 1651, à l'âge de 55 ans, il entra dans les ordres sacrés.

C'est un fait remarquable de voir la plupart des grands écrivains de la catholique Espagne se vouer à la culture de la vigne du Seigneur. Ponce de Léon, Louis de Grenade, Lope de Véga, Calderon de la Berca, Morato, Solis, Tirso de Molina finirent par se donner à l'Eglise.

Dans sa nouvelle situation, Calderon composa surtout des *autos sacramentales*, genre dans lequel il a surpassé tous ceux qui s'y sont livrés. Pendant 37 ans il fut chargé par la municipalité de composer des drames qu'on représentait aux principales fêtes religieuses.

Calderon a laissé 120 comédies, 100 actes sacramentels, 200 prologues, 100 intermèdes, petites scènes populaires, un poème sur Marie-Anne d'Autriche, dernière femme de Philippe IV, d'autres poésies sur le déluge universel, sur les quatre fins dernières de l'homme, sur la peinture, sur la comédie ; des chansons, des sonnets et des romances. Ses drames se di-

(1) Lottin de Laval.

(1) F. Schlegel.